

Emmanuel Genvrin

LE ROMANCIER NE PEUT ÉCLIPSER LE DRAMATURGE

Sorti en 2019, le deuxième et dernier roman d'Emmanuel Genvrin n'a été présenté à Maurice par son auteur que cette année... Restrictions sanitaires obligent. *Sabena* raconte pourtant une histoire tout à fait indianocéanique, avec en filigrane la présence d'une célébrité de la FrancAfrique, le mercenaire Bob Denard, qui apparaît à la manière du fantôme ou de l'homme de passage, qui laisse bien des souvenirs dans son sillage... Autre fait marquant, les textes du Théâtre Volland sont sortis chez L'Harmattan cette année.

Son titre est le nom que l'on a donné aux Comoriens rapatriés à Moroni, après les massacres de Mahajanga en 1976, car la compagnie aérienne qui a assuré leur évacuation de Madagascar était la Sabena. Ces émeutes ont fait quelques 2 000 morts... Au théâtre comme dans ses romans, Emmanuel Genvrin s'inscrit dans des périodes historiques sensibles, s'évertuant à relater des faits méconnus auxquels ses personnages sont plus ou moins directement mêlés : l'esclavage avec les pièces *Marie Dessebre* et *Étuves*, La Réunion dans la Seconde Guerre mondiale avec *Nina Segamour* et *Lepervenche* ou encore la décolonisation avec *Colandrie* et *Quartier français*, ainsi que le premier roman *Rock Sakay*...

Sabena brosse une satire de ce qu'il appelle « le grand désordre postcolonial des Comores, de Mayotte, de La Réunion et de Madagascar », en s'intéressant à des personnages liés à la vie privée et aux activités du mercenaire français. Pour nourrir son fil romanesque, l'auteur va sur le terrain prenant le risque d'un voyage en *kwassa-kwassa* des Comores à Mayotte, d'une séance d'exorcisme musulman à Madagascar et de rencontres périlleuses avec des personnalités du milieu telles que « la reine de l'arnaque », condamnée à cinq ans de prison il y a une dizaine d'années... Nous la retrouvons sous les traits de Bibi dans le roman.

Sabena suit en fait trois personnages féminins : la grand-mère Faïza qui aurait été une des maîtresses du mercenaire, Bibi née accidentellement de cette union et enfin la fille de celle-ci, Chati, au caractère aussi trempé que ses aïeules. Malgré le milieu nauséux et macho dans lequel ces femmes tracent leur route, le style cru et mordant de l'auteur doublé d'une efficacité narrative axée sur l'action font que l'on va au bout du texte. Avec sa bonhomie légendaire, Emmanuel Genvrin explique qu'il n'a presque rien inventé, tant le parcours des personnages qui l'ont inspiré est romanesque. Du coup, le style direct et sans fard

à la San Antonio sans argot, s'équilibre avec toutes ces petites choses, parfois inouïes, que l'on apprend sur les complexités de la région et ses réalités qui dépassent la fiction...

Mais cette année, l'actualité de l'enfant terrible des planches réunionnaises s'est située ailleurs, tout d'abord dans la préparation d'un troisième roman sur les séquences de mai 68, notamment à Maurice où il a rencontré quelques figures du MMM, et avant toute chose avec la publication aux éditions de L'Harmattan, du texte intégral et des partitions de seize pièces de théâtre et trois opéras du Théâtre Volland.

Le romancier ne peut éclipser le dramaturge, qui à partir de 1979, « a fait irruption dans le monde culturel insulaire avec un insolence ubuesque » des mots de la préficière Agnès Antoir, qui estime qu'« Emmanuel Genvrin s'est imposé comme fondateur du théâtre contemporain réunionnais », révolutionnant la tradition scénique du département français, avec une esthétique dramatique nouvelle, un succès populaire mémorable et des sujets historiques résolument ancrés dans le tissu réunionnais et régional. Volland, c'est trente ans de vie théâtrale intense, une quarantaine de pièces et opéras montés, 364 artistes participants...

Si certaines de ces créations ont voyagé dans la métropole française, peu sont sorties de l'île sœur, et nous n'en avons eu que quelques morceaux choisis à Maurice. Ce Théâtre Volland en trois tomes est là désormais pour marquer d'une pierre blanche une épopée, dont on prend conscience dans ses textes originaux et à travers les articles les plus édifiants qu'elle a générés. L'écriture dramatique peut insuffler un réel vent de liberté et révéler des vérités salvatrices dans des sociétés trop contraintes.

Ces ouvrages nous le rappellent cruellement en regard d'une programmation mauricienne souvent lisse et sans dangers. Sachez enfin que cette compagnie tire son nom du grand collectionneur réunionnais Ambroise Volland, parce qu'il était un ami proche d'Alfred Jarry, l'auteur du *Roi Ubu*, pièce inaugurale du théâtre Volland, qui a inspiré quinze ans plus tard... l'hilarant *Votez Ubu colonial* !

D. B.

Sabena

1

Le Land Rover opéra un dérapage sur le parking de la concession Peugeot. Un Noir athlétique en treillis, boule à zéro, pataugas aux pieds et pistolet à la ceinture, descendit du véhicule. Il laissa le moteur tourner. On distinguait une frêle silhouette d'enfant derrière les essuie-glaces. Les employés, curieux, s'agglutinèrent aux fenêtres. Le GP – on reconnaissait les membres de la garde présidentielle à leurs tenues noires et à leurs mines patibulaires – entra et parlementa avec le directeur, un Blanc sorti précipitamment de son bureau qui désigna une secrétaire. La jeune femme, svelte, maquillée sous un *lessa* – l'élégant châle comorien – tapotait placidement une machine à calculer.

« C'est toi, Faïza ? interrogea le soldat.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Prends tes affaires et suis-moi.

— Je ne pars pas avec toi. »

Elle reprit son travail. Le GP sortit son flingue de l'étui :

« Grouille, Bibi t'attend dans la voiture.

— Touche pas à ma fille ! » hurla-t-elle.

Elle toisa le soldat avec mépris, cavala sous l'averse, grimpa dans le Land et serra la gamine contre sa poitrine. L'enfant, une maigrichonne au beau visage, eut un mouvement de recul. Les gestes d'affection de sa mère étaient rares et la petite fille, habituée à se débrouiller seule, avait un caractère affirmé.

« Il t'a fait du mal ?

— Non maman. Il a fait peur aux autres à l'école, mais pas à moi.

— C'est bien, chérie. »

Bibi se départit de sa mine grave d'enfant et sourit. Le GP balança le sac de Faïza à l'arrière, s'installa au volant et démarra. La pluie avait cessé quand ils traversèrent Moroni, longeant l'ambassade de France, le stade, le port et la Grande Mosquée du Vendredi devant laquelle il y avait un attroupement : « Mercenaires dehors, Denard assassin ! » Bob Denard, après une brillante carrière de « chien de guerre » au service de la France en Afrique, au Yémen et au Kurdistan, s'était établi aux Comores où il supervisait une garde privée au service du président Ahmed Abdallah, troupe crainte par la population, encadrée par des officiers européens et financée par l'Afrique du Sud. Le « sultan blanc » gérait également de multiples « affaires » dans l'agriculture, le tourisme et le trafic international d'armes.

Des manifestants envahirent la chaussée et entreprirent de coincer le Land Rover. Le militaire dégaina et tira en l'air, une pierre rebondit sur le capot. Le véhicule fit une embardée, Faïza hurla et serra Bibi dans ses bras. L'enfant en profita pour enfouir son visage dans le grand foulard de sa mère. Plus loin la voie était dégagée. Faïza interrogea le GP : « Il est où ton patron ? – À la mosquée, il demande pardon parce qu'il a descendu le président ! » Le gars éclata d'un rire méchant. Ainsi Radio Cocotier, autrement dit la rumeur, disait vrai : le chef de l'État, qui n'avait pas voulu reconduire le contrat des mercenaires, avait été abattu lors d'un vrai-faux assaut du palais. Un commando, parti dans l'île voisine d'Anjouan exécuter un officier de gendarmerie, avait fait chou blanc, des témoins du coup d'État avaient été liquidés, une maîtresse du président avait été « suicidée ». Fin 1989, après onze années d'un gouvernement contrôlé par les mercenaires, le sol se déroba sous les pieds du Colonel. Désormais les agences de presse relayaient la nouvelle : l'Afrique du Sud et la France retiraient leur soutien au régime. Bye bye Bob Denard. Depuis, la garde présidentielle patrouillait inutilement dans les rues et se faisait conspuer.

« Où tu nous emmènes, soldat ?

— À l'abri. Tu veux finir tondue ?

— Je ne fais pas de politique. »

Il ricana et désigna Bibi.

« Et ta chatte ?

— Salaud.

— T'es qu'une Malgache, une pute bouffeuse de cochon. »

Faïza sauta à la gorge du GP qui lui balança un coup de poing dans la figure. La jeune femme s'écroula sur son siège et Bibi en profita pour filer à l'arrière avec son cartable. « Tape pas maman ! » cria-t-elle au soldat en sortant un mouchoir de sa poche pour le tendre à sa mère. « Ça va, restez tranquilles et il ne vous arrivera rien », répliqua-t-il. Faïza se tamponna la joue : « Je te dénoncerai au Colonel, sale esclave. — Ha ha, le patron a d'autres soucis. Si ça se trouve il s'est fait écharper à la mosquée, c'était chaud là-bas. » Puis ils se turent car ils étaient en vue du palais de Beit-Salam, siège de la présidence. On voyait des soldats fébriles, des civils affairés, des véhicules de ministres et d'ambassadeurs garés n'importe où. Au passage le GP salua ses collègues et accéléra. Pas de barrages, la voie était libre. Vingt minutes plus tard ils atteignaient l'aérodrome d'Hahaya.

« On part en avion ? demanda Faïza. — Le Colonel veut te voir avant. »

Désormais ils filaient vers le nord, la chaussée rétrécissait et se dégradait. Faïza connaissait la destination : la garçonnière du mercenaire au Trou du Prophète, une petite case au bord de l'eau. On disait que Mahomet y avait débarqué et avait vécu dans une grotte. Faïza se remémora les lieux.

*

C'était il y avait dix ans, au dancing de *La Rose noire*. Les mercenaires fêtaient un anniversaire à coup de bière, de whisky et de jurons salaces. Faïza stationnait au bar avec ses copines, fumant des cigarettes, sirotant du jus et reluquant les jeunes Blancs. Ils étaient bruyants, grandes gueules et violents quand ils avaient bu. Ils pouvaient être gentils aussi, et doux au lit. De grands enfants. Ils satisfaisaient les « égarées » : filles de mauvaise vie qui ne feraient jamais le « grand mariage », « expates » esseulées, Sabenas réfugiées de Majunga, ex-amazones d'Ali Soilihi, le précédent président qui, comme Kadhafi, couchait avec ses gardes du corps. Soudain un grand type d'une cinquantaine d'années, boiteux et moustachu, entra dans la discothèque. En un éclair les permissionnaires désertèrent la piste. L'homme, en uniforme de colonel, s'installa au fond avec un Chinois obèse. Les filles piaillèrent, pouffèrent, se moquèrent des jeunes trouillards tout en lançant des œillades aux arrivants. Le chef mercenaire prit un air méchant qui fit taire les prostituées, les *soussous* comme on disait. Son regard s'attarda longuement sur Faïza. Les yeux bleu acier du cinquantenaire fichaient la trouille et Faïza suait à grosses gouttes. Elle enragea de perdre son sang-froid et soutint le regard de l'homme. Que se passait-il ? Elle tremblait de peur et elle le provoquait ? Folle ! Au bout d'une demi-heure où il n'arrêta pas de la dévisager, le vieux fila avec son compère chinois, non sans adresser à Faïza un ultime sourire. La jeune femme resta figée sur son tabouret tandis que la bonne ambiance reprenait dans la boîte. Faïza, troublée, rentra chez elle.

Le samedi suivant un GP entra à *La Rose noire* et alla droit vers elle : « Suis-moi. » Les *soussous* applaudirent en riant. Bien sûr, il y avait un risque à sortir avec des inconnus et on retrouvait au matin des filles mortes, violées et tabassées. Mais comme le gars portait l'uniforme, ce pouvait être un rabatteur pour ministres ou officiers supérieurs. Inch Allah, le véhicule militaire ne prit pas la route de la caserne et fila vers le nord.

Une berline était garée devant un modeste campement en béton, au toit de palmes et pourvu d'une terrasse. La lune se reflétait sur l'eau argentée d'un petit golfe, il faisait doux, on entendait au loin la rumeur d'un village et l'appel à la prière d'un muezzin. Faïza reconnut la silhouette du boiteux de *La Rose noire* qui fumait une cigarette, un pied sur la rambarde, une bouteille de gin à la main. « Approche, Faïza – il connaissait son nom – assieds-toi. » La jeune femme posa son derrière sur un muret en ciment qui figurait une vague. L'homme au regard dur la dévisagea :

« Tu as peur de moi ? »

Faïza s'enhardit :

« Non.

— Je te donne deux cents francs pour coucher ici.

— Je ne suis pas *soussou*. »

Le mercenaire ricana.

« Sans blague. Alors qu'est-ce que tu fiches à *La Rose ?* »

— Je passe le temps avec les amies. Je danse, je fais des rencontres. On s'ennuie à Moroni.

— T'as raison, on s'ennuie. Comment se fait-il que tu parles français ? T'es pas d'ici ?

— Je suis de Majunga.

— Sabena ?

— Oui. »

Sabena était le nom donné en 1976 aux réfugiés de Majunga, la grande ville de l'ouest de Madagascar. Deux mille Comoriens avaient été tués et seize mille rapatriés dans l'archipel par bateaux et par avion de la compagnie belge Sabena. Belge car le président Ali Soilihi, installé en 1975 par Denard à la place d'Abdallah, était devenu progressiste et s'était fâché avec la France. En 1978, le mercenaire avait débarqué à Itsandra, pris d'assaut le palais de Beit-Salam, abattu Soilihi et réinstallé Abdallah. Bob prit la jeune fille par la main et la guida à l'intérieur. Il y avait une table dressée, éclairée par une lampe-tempête, et en face, à travers une porte entrouverte, on distinguait un grand lit pourvu d'une moustiquaire. Les lieux étaient spartiates.

« La voisine nous a préparé un repas, avec de l'igname de chez toi, et du vin de chez moi. »

Une bouteille de médoc trônait sur la table.

« T'as quel âge ? »

— Dix-neuf ans.

— De la famille ici ?

— Ils sont tous morts là-bas. »

Bob sentit que ce n'était pas un sujet à aborder, la jeune fille avait comme un sanglot dans la voix.

« Si t'es pas *soussou*, de quoi tu vis ? »

— Je fais des ménages, de la couture, du *mkarakara*, de la débrouille. J'habite quartier Sahara. Il m'arrive de donner des cours particuliers de français. À Mada je fréquentais l'école des sœurs. »

Ils mangèrent un peu. Puis l'homme, sans rien dire, se leva et commença à se déshabiller.

« Viens, on va à l'eau. »

Son torse était noueux et plein de cicatrices. Il baissa son pantalon et exhiba son sexe : sa verge portait une tache noire. Faïza détourna le regard.

« Fais pas ta mijaurée.

— Je ne sais pas nager.

— Tu resteras au bord. Allez, détends-toi. »

Comme la fille hésitait, il alla dans la chambre, fouilla dans une cantine et revint avec un *lamba*, un paréo imprimé malgache. « Enfile ça. » Faiza se réfugia dans un coin pour se dénuder. Elle était d'une incroyable beauté. Bob s'y connaissait en femmes : en plus de s'être marié trois fois, il avait entretenu un nombre incalculable de maîtresses. Somalienne ? Nilote ? Yéménite ? La corne de l'Afrique s'était invitée tout entière dans le corps de cette fille aux traits harmonieux, à la peau noire et soyeuse, aux attaches fines et à la cambrure vénusienne. À deux pas de la terrasse il y avait une petite plage, ils entrèrent dans l'eau. Bob attira Faiza contre lui. Ils s'embrassèrent mais elle ne se laissa pas caresser les seins et serra les cuisses quand il voulut la tripoter. Il n'insista pas et s'en alla nager au loin. Quand il revint, elle l'attendait assise sur le sable, il s'allongea à ses côtés. Il goûta la clarté de la lune, la douceur de l'air, le calme des lieux. Il saisit respectueusement la main de la fille et la serra. Comme si lui, d'ordinaire imprévisible et dangereux, devenait romantique. Ils regagnèrent la terrasse et fumèrent une cigarette en silence. Il l'attira sur ses genoux. Ils burent de l'alcool. Le *lamba* mouillé moulaît le corps de Faïza, le mercenaire bandait. En entrant dans la chambre, Faïza avisa un béret et un gros pistolet posés sur la chaise. Elle s'allongea sur le lit et se dénuda. Le Colonel abusa d'elle. Elle se laissa faire, légèrement souûle. Bob fut déçu. La fille n'était pas vierge, bien sûr, mais un peu sèche et réagissait mollement à ses caresses. Elle ne prenait aucune initiative et gardait les yeux ouverts, comme effrayés. Elle sursautait aux coups de boutoir et enfonçait ses ongles dans les flancs de son partenaire qui finit par jouir, seul.

Au petit matin Faïza se leva la première et jeta un œil dehors : de l'autre côté de la baie, le GP attendait dans la jeep. Elle retourna dans la chambre. Le mercenaire était assis au bord du lit, il avait un regard mauvais. Il attendit qu'elle se rhabille, fouilla dans sa poche et en ressortit quelques billets qu'il jeta sur le sol : « Tu ne les mérites pas et j'espère que tu as pris tes précautions. » Sa voix était cinglante. Ne sachant que répondre et de nouveau prise de panique, Faïza bafouilla : « Oui, t'inquiète pas. »

Neuf mois plus tard, Faïza accouchait d'une petite fille à la peau claire, aux yeux verts, au nez fin et aux cheveux châains bouclés. Pour respecter la tradition, on attendit sept jours avant de donner son nom à l'enfant : Habiba, dite « Bibi ». La Sabena n'avait pas été réinvitée par ses soupirants de *La Rose noire* qui, rebutés par son mauvais caractère, ne restaient pas avec elle. Elle vivait de petits boulots et de cours de français. Sensibles à sa beauté, beaucoup d'hommes la demandaient en mariage. « Le grand ? — Non, le petit. — Tu me prends pour une réfugiée, va-t'en. » Elle avait gagné une réputation d'orgueilleuse. Un pêcheur amoureux d'elle s'était noyé et un gendarme s'était tiré une balle dans la tête en criant « Faïza ! ». Depuis, on la disait maudite. Perpétuellement anxieuse, elle s'énervait pour un rien, tombait malade et faisait des cauchemars. Toujours les mêmes : l'un, une case qui brûle dans le quartier de l'Abattoir à Majunga, l'autre un émeutier les yeux injectés de sang qui la poursuit avec une machette. Elle aurait pu aimer Bibi et reporter son affection sur son enfant. Mais elle se prétendait dépourvue d'instinct maternel et ne s'occupait pas d'elle : une voisine, Soulé, élevait le bébé à sa place en échange d'argent. La petite pleurait, dormait mal et mordait le téton de sa *mlezi*, sa nourrice.

Un jour Faïza eut vent du prochain mariage du Colonel avec une dénommée Maïssara, une métisse qui habitait derrière l'Alliance française. Son bébé dans les bras, Faïza alla frapper à sa porte. La future ouvrit : elle lui ressemblait, belle et élancée avec de grands yeux charmeurs, mais paraissait plus douce et plus sensuelle. Faïza lui colla Bibi dans les bras : « C'est sa fille, à toi de l'élever. » Stupéfaite, Maïssara héla ses frères : « Saïd ! Nawab ! » Deux gars surgirent, menaçants, qui firent rempart sur le Perron : « Fiche le camp, sale pute, on te connaît, t'avais qu'à pas coucher avec Colonel Bob. Si tu reviens, on te casse le nez. » Faïza bondit avec une force phénoménale sur le premier et lui griffa le visage. Le deuxième s'interposa, tordit le bras de Faïza, la jeta sur le sol et la roua de coups de pied dans le ventre. Tout le quartier se rameutait. On calma les frères, on releva la jeune femme. Maïssara s'avança vers elle et lui tendit Bibi : « Rentre chez toi et occupe-toi de l'enfant, il pleure. » Une voisine héla un taxi et paya la course pour ramener Faïza et son bébé en ville.

Quelque temps après – Monsieur Bob s'absentait souvent à l'étranger – le chef mercenaire poussa la porte d'une case en tôle, dans une arrière-cour sordide du quartier Sahara. C'était une fin d'après-midi, la chaleur était étouffante, il trouva Faiza allongée sur une paillasse, les doigts de pied en éventail. Elle releva juste la tête. Elle était étonnée, elle murmura :

« Qu'est-ce que tu fiches ici ? »

— Faïza, ne t'avise pas d'importuner Maïssara, dit-il d'une voix sourde. Je savais que tu avais un enfant.

— Alors élève-le.

— Tu disais que tu avais pris tes précautions.

— Parce que j'avais peur de toi.

— Comment être sûr que je suis le père ? »

Faïza toqua à la cloison.

« Soulé, amène Bibi ! »

Un instant après, la voisine entraît avec le bébé. Soulé eut un geste de recul en apercevant le mercenaire.

« N'aie pas peur, donne-lui l'enfant, c'est son papa. Et toi, dit-elle au Colonel, regarde, le bébé a la peau claire, le nez fin et des cheveux lisses. Il crie tout le temps et a l'air méchant : c'est ta fille. »

Bob Denard, gêné, saisit Bibi et se pencha pour mieux distinguer ses traits. Il posa un doigt sur la petite bouche, le bébé téta et lui rendit une grimace. Finalement, peut-être bien qu'elle était de lui, cette enfant. La couleur, les yeux, le nez... Il se mit à la bercer doucement.

« Admettons. Alors garde-la, et occupe-toi d'elle », dit-il.

Il posa le bébé à côté de Faïza qui lui tourna le dos.

« Je veux qu'elle ne manque de rien, tu entends ? Je vais te trouver un boulot et tu iras emménager ailleurs. »

Sa voix s'était radoucie, le bébé gazouillait, la voisine s'était éclipsée. Il avait sous les yeux la croupe magnifique de Faïza, le bras décoré de bracelets posé sur la hanche et l'ample chevelure noire répandue sur les draps. Le mercenaire bandait. Il prit le bébé avec précaution et le posa devant le visage de la mère. Puis il s'allongea, se lova et retroussa le pagne. Il la pénétra avec lenteur, s'activa longuement, et jouit. Il lui sembla que le cœur de Faïza s'était emballé et qu'elle aussi avait joui.